Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 38

Artikel: Souvenirs d'un oturiste vaudois
Autor: J.Z.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176710

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dès la première année de son existence, l'école a ouvert ses portes aux jeunes gens qui n'auraient pu supporter les dépenses qu'exige toujours un établissement qui doit subsister par lui-même : une place gratuite est offerte chaque année à la suite d'un concours. La commune de Lausanne a suivi ce généreux exemple en fondant deux bourses en faveur de ses combourgeois peu aisés qui voudraient suivre les cours de l'école. Nous voudrions voir l'Etat de Vaud prêter un appui à l'établissement en en facilitant l'accès au plus grand nombre de nos concitoyens.

Nous croyons être l'organe d'un grand nombre de personnes en remerciant les professeurs de l'Ecole spéciale d'avoir doté notre pays d'une nouvelle source de lumière, et en les engageant à persévérer dans leurs généreux efforts.

S. Cuénoud.

Souvenirs d'un touriste vaudois.

Hélas! fatale vapeur, maudits chemins de fer! bientôt on ne saura plus marcher, et un des plus beaux cantons de la Suisse, le canton de Vaud, sera celui que les Vaudois connaîtront le moins. Allons, amis! émoustillons-nous! nous allons parcourir du pays.

Le programme était beau : faire les vendanges à Orbe! chez maman Odin, la belle-mère de M. le conseiller d'Etat Constançon. Quoiqu'on dise, il y a d'excellent raisin à Orbe. Mais nous n'y sommes pas encore. Partons d'abord de Lausanne. Dans ce temps-là, pour aller à Romanel, on tirait à droite, au sortir de l'Halle de St-Laurent, on gravissait la route de Montétan, et l'on arrivait aux plaines du Loup. Vous en souvenez-vous du Loup. Autrefois, on y faisait les grandes revues. Tout Lausanne y courait; équipages, calèches, chars de côté, charrettes à âne, innombrables piétons; c'était une journée celle-là! Je ne prétends point médire de Montbenon, mais la plaine du Loup, alors, était bien supérieure. Le panorama y est immense et délicieux. Le terrain accidenté, ondulé, en friche même, donnait tout un sel aux manœuvres. Cependant, la forêt, clairsemée, recevait toute une population, qui prenait le frais, les uns sous des tentes, d'autres dans des cantines, les autres sur l'herbe. Quant aux voitures, c'étaient de vrais ménages; on sortait de leurs caissons des trésors gastronomiques... Mais... c'est juste... nous allons à Orbe; adieux frais ombrages, souvenirs riants du Loup. — De proche en proche nous traversons Romanel, et, au bout de vingt-cinq minutes, nous atteignons le pont de la Mèbre. Plus bas, ce ruisseau s'appelle Chambronne. Nous ne passerons pas sans saluer la délicieuse promenade du bois Genou, forêt de Vernand-dessous, le long de la Mèbre. Chemins escarpés, arbres inclinés sur l'abîme, rocs et rocailles, rien n'y manque. On arrive à une petite cascade tombant dans un joli bassin, un charmant pont traverse la rivière; en-dessous du pont, deux énormes pierres, qui se sont rencontrées en tombant chacune d'un côté opposé, forment une voûte pittoresque sous laquelle la Mèbre passe. Ces lieux sont enchanteurs. Nous traversons Assens, non sans regarder le jardin de la cure, où nous mangions à poignées les prunes de notre excellent hôte, le ministre Tachet. Nous atteignons Echallens et tirons à gauche pour gagner Goumœns, dont la fabrique de chocolat avait autrefois une grande réputation. Arrivés à Chavornay, nous entrons en ligne droite chez le grand-papa Milliet, père de l'ancien conseiller d'Etat; il recevait admirablement son monde et poussait fort loin l'hospitalité. Il faut que je vous conte celle-là. Une fois, deux de nos camarades d'Orbe, collégiens encore, eurent la fantaisie de chasser. On prit des fusils, puis le chien du préfet, ni plus ni moins, et, sans s'inquiéter s'il fallait un permis de chasse, ni même si la chasse était ouverte, on se mit en campagne. Un lièvre passe : le coup part; mais quel gibier a-t-on tué? Le chien de Monsieur le préfet! Alors seulement on se souvient qu'on chasse en contravention, on voit l'inévitable amende, la furie du propriétaire du chien, qui en avait refusé une somme très ronde quelques jours avant. On hâte le pas, gagne Chavornay, se réfugie dans la grange du grand'papa Milliet, auquel on conte la piteuse aventure. Soigneusement blottis derrière des tas de foin, on envoie un parlementaire à Orbe pour discuter les articles d'une capitulation. Le grand'papa Milliet soigna tout cela, et garda chez lui nos malheureux chasseurs jusqu'à ce qu'ils pussent rentrer à Orbe. — Mais le temps presse, en avant mes amis. Un homérique goûter nous attendait. Nous donnâmes surtout sur les *rabottes*. Vous me demanderez ce que c'est qu'une rabotte en langage urbigenois. C'est une pomme pelée, écœurée, sucrée et enfermée dans la pâte, puis cuite au four. Mais, cher lecteur, que vous fait le menu de notre goûter. Sortons un peu. Remontons la ruelle à gauche. Bien! Ce grand bâtiment devant nous, c'est le collége, tenu alors par mon ami Reymond, homme de cœur et de talent. A notre gauche, c'est le pont d'Orbe : une simple merveille! Voyez la hauteur! Quand on le construisit, il fit époque, on en vendit le tableau, que dis-je! d'abord le tableau du cintre, qui était superbe, puis celui du pont, d'une seule arche aussi hardie qu'élégante. Mais quoi! le pont achevé, on exigea des voitures attelées un pontonnage. Nos paysans n'en ont pas l'habitude; ils dételèrent à l'entrée du pont, tirèrent leur char avec les bras, puis ils passèrent les chevaux. Avec un pareil système, on comprend que la perception du droit de pontonnage ne put pas durer.

Le lendemain, nous étions sur la route de Ballaigues. Le terrain devient de plus en plus montagneux, la gorge de l'Orbe se rétrécit et se hérisse. Là-bas, au fond, voyez cette tour! Y eût-il jamais rien de plus pittoresque? C'est le château des Clées; il gardait ou plutôt barrait autrefois le passage. Il a été réparé par un amateur et renferme diverses curiosités. Depuis ici à Ballaigues, il y a un long bout. On s'y rafraîchit, puis on prend le chemin de la chute du Day et de la

grotte de Montcherand. Ici les rochers sont si hauts, en si grand nombre, ils forment tant de tours et de détours, que l'on croit au chaos. En dessous, l'Orbe se précipite en bas des rochers noirs; c'est un fracas épouvantable et dont le sombre aspect des lieux redouble encore l'horreur. A côté, sur la rive gauche, est une tuffière sur laquelle on ramasse des mousses et des insectes pétrifiés. En remontant l'Orbe, on arrive à Vallorbes, dont l'excellent poisson et le bon vin rouge font oublier les fatigues de la route. Salut à Lucien Vallotton, qui, après avoir été un des meilleurs étudiants de l'Académie de Lausanne, est devenu un de nos meilleurs chefs de forges. L'histoire dira la lutte opiniâtre que MM. Reverchon et Vallotton ont soutenue pour maintenir leur industrie, qui fait vivre Vallorbes, contre la concurrence française. Les voisins de Bourgogne venaient acheter nos arbres qu'ils transformaient en charbon. Ce charbon recevait une prime d'importation en France, et les fers fabriqués avec ce charbon recevaient une prime d'exportation du gouvernement français en entrant en Suisse. Qu'on juge. — A dix minutes de Vallorbes, les rochers forment un groupe d'une suprême beauté, d'une rare élégance, fraîche verdure, arbres sveltes, rien n'y manque. Là-haut, ce point noir, c'est l'entrée de la grotte aux Fées; il faut être plus leste que moi pour y monter. A gauche, dessous le rocher, sort d'un seul jet la rivière de l'Orbe dans toute sa plénitude; qui l'a vue ne l'oubliera jamais.

Les montagnes voisines présentent des points de vue superbes, rehaussés par une certaine saveur de contrebande qui donne aux physionomies quelque chose de décidé, de vif et d'intelligent. Veuillez, chers lecteurs, compléter le tableau en allant visiter vous-mêmes les fraîches et gracieuses vallées de notre Jura.

J. Z.

Voici un fragment d'un article sur les institutions militaires chez les divers peuples, qui donne de curieux détails sur l'armement et l'équipement des armées romaines:

« C'est dans les jambes du soldat, disait le maréchal de Saxe, qu'est tout le secret des manœuvres et des combats. »

N'est-ce pas aussi dire qu'il est dans le fardeau, et que celui-ci doit être pris en sérieuse considération dans le choix des hommes appelés sous les drapeaux.

Le général Rogniat a trouvé que le soldat romain portait quatre vingt-dix livres. La vérité est qu'aucun document historique ne permet d'évaluer avec quelque précision le poids du fardeau dont il s'agit. Tout ce que nous savons, c'est que le soldat romain portait un casque et une longue épée à gauche, une épée courte à droite, un bouclier et un javelot. En campagne, il était en outre chargé d'une bêche, d'une scie, d'une faux, d'un panier, d'une courroie destinée à lier les prisonniers; enfin, de ses ustensiles de cuisine. Souvent il portait pour dix-sept jours, quelquefois pour trente jours de blé ou biscuit; dans quelques circonstances, il était chargé de trois ou quatre palissades. Pendant la marche, le casque suspendu à l'épaule droite, tombait sur la poitrine; le bouclier était fixé à l'épaule gauche. Le soldat est ainsi représenté sur la colonne Trajane, et c'est cet énorme fardeau qui fait dire à l'historien Josephe que le soldat romain est chargé comme un mulet. Pendant le combat, le fardeau était déposé à terre; c'est ce qui s'appelait *Sarcinas conjicere*.

On lit dans la chronique politique de la *Revue Nationale :*

« Nous avons soutenu et nous soutiendrons toujours la cause polonaise, parce qu'elle est celle d'un peuple généreux, sur qui pèse depuis un siècle une destinée implacable; mais nous n'entendons nullement nous déclarer solidaire des calculs intéressés auxquels sa délivrance peut offrir un prétexte. Pour chacun des gouvernements qui se portent ses champions, cette délivrance prend un sens complémentaire et sous-entendu qui, à ses yeux, passe bien avant le sens naturel que le vulgaire y attache. C'est ce qui explique pourquoi l'entreprise marche si lentement : il n'y a pas un but, il y en a cent, et pour la plupart inconciliables. Pour l'Italie, la délivrance de la Pologne signifie : Rome et la Vénétie; pour l'Autriche, elle signifie les Provinces danubiennes et l'Orient; pour la Suède, elle signifie la Finlande; pour l'Angleterre, elle signifie la Turquie arrachée à l'influence russe; pour la France... on n'a que trop dit ce qu'elle signifie pour la France! — Ce conflit de prétentions si odieuses donne lieu aux changements à vue les plus imprévus sur la scène politique, et, d'une situation aussi compliquée, résulte un grave malaise pour toutes les grandes affaires, malaise qui réclame une prompte décision dans un sens ou dans un autre. Il est superflu d'ajouter que l'état de la Pologne la réclame mille fois plus impérieusement encore. »

Babil.

Décidément, c'est à n'y plus tenir. Jamais canicules pareilles; on ne vit pas, on cuit. La politique, le commerce, les amours, l'aristocrate, le démocrate n'ont qu'une voix, une plainte, un cri : Ah qu'il fait chaud!!... Tout est accablé sous ce soleil de plomb. On dit pourtant que le Grand Conseil va se réunir; mais que feront-ils ces braves magistrats? Ils prendront un bain de vapeur, sauf à leur donner à chacun un huissier avec un éventail. — Nous souffrons donc, chers lecteurs; un peu d'indulgence et de pitié! La plume se traîne nonchalante, paresseuse sur le papier et enfante des nullités, témoin mon babil d'aujourd'hui. Attendez donc un peu, nous avons pour vous de charmants projets, mais il nous faut de l'air et de la fraîcheur. — Cette chaleur excessive ne paralyse